

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. Table des matières expirant le 21 mai 1841, la page de titre et la table des matières expirant le 13 nov. 1841 sont reliées avec le vol. 1, no 52 (13 nov. 1841).

This item is filmed at the reduction ratio checked below /

Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-------------------------------------|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | <input checked="" type="checkbox"/> | | | | | |

1007 page 100

NO E

TABLE des Matières contenues dans le Semestre du COIN DU FEU expiré le 21 Mai 1841.

| | Pages. |
|--|--------|
| L'Auberge de la Baronne, | 2 |
| Le Roi et la Reine Yatouti, | 12 |
| Hiver, | 14 |
| Revue des Modes de Paris, | 16 |
| Entrevue avec un Uléma, | 29 |
| Sextine (Poésie), | 30 |
| Pétrarque fut-il amoureux de Laure, | 30 |
| Macbeth, | 33 |
| Tournée en Espagne, | 35 |
| Le Secret de la Confession, | 41 |
| Le plus heureux des hommes (Poésie) | 49 |
| Le Sifflet, | 78 |
| Une Fidélité Historique, | 79 |
| De l'état de la Littérature actuelle, | 79 |
| Le Colporteur, | 85 |
| Les Mauresques, | 95 |
| Joies Naïves (Poésie), | 111 |
| Revue des Modes de Paris, | 112 |
| Rapprochements Etranges, | 122 |
| Femme Perdue, | 125 |
| La Manie de la Politique, | 126 |
| Le Fils de l'Usurier, | 129 |
| La Folle de Salins, | 142 |
| Revue de Paris, | 158 |
| Le Retour (Poésie), | 159 |
| Un Crime caché, | 161 |
| La Robe ou l'Epée, | 170 |
| Revue des Modes de Paris, | 176 |
| Le Voyage (Poésie), | 189 |
| Le retour de l'Empereur (Poésie), | 189 |
| Encore une Anecdote sur Talma, | 191 |
| Scènes de la Vie Criminelle, | 206 |
| Le Mari de Madame de Solange, | 209 |
| La Napoléone (Poésie), | 222 |
| La Mendiante (Poésie), | 223 |
| L'Egypte, | 224 |
| Le Colonel de Surville, | 229 |
| Un Ange (Poésie), | 239 |
| Fanie (Poésie), | 240 |
| Georges, | 286 |
| Revue des Modes de Paris, | 303 |
| Le Triomphe d'une fausse note, | 303 |
| L'Enfer est mort, | 303 |
| Naissance, Voyage et Aventures d'une idée, | 318 |
| Le Serin Jacobite, | 332 |
| La Poule (Fable), | 336 |
| La Demoiselle à marier, | 337 |
| La Dévote, | 345 |
| Les Chiens (Fable), | 351 |
| Revue des Modes de Paris, | 352 |
| Le Déménagement, | 353 |
| La Confidente ou l'Epreuve de la Femme, | 363 |
| Le plus fécond des Romanciers, | 367 |
| Le Coq et le Taureau (Fable), | 368 |
| Trois Visites aux Invalides, | 374 |
| Horticulture du Camellia, | 383 |
| Fénélon (Poésie), | 384 |
| Revue des Modes de Paris, | 384 |
| Martin Guerre, | 386 |
| La Vicomtesse de Revolles, | 409 |
| Les Forçats de Toulon, | 415 |
| Revue des Modes de Paris, | 416 |



LE

53 E

COIN DU FEU.

RECUEIL

DE

LECTURES

AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

IMPRIME ET PUBLIE PAR

Frechette & Cie.,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES, RUE LAMONTAGNE, N^o. 13,

BASSE-VILLE.

1841.



**TABLE des Matières contenues dans le Semestre du COIN DU FEU expiré
le 13 Novembre 1841.**

| | <i>Pages.</i> |
|---|---------------|
| L'Ami du Château, | 417 |
| Poésie (France, Pologne), | 432 |
| Poésie (Napoléon), | 448 |
| Poésie (Rose et Papillon), | 464 |
| Le Château de Freyken, | 470 |
| La Liignare, | 481 |
| Un ennemi, | 493 |
| Poésie (Le Cerveau, le Cœur et la Langue), | 496 |
| Lucie, | 502 |
| Poésie (La Machine à vapeur), | 528 |
| Souvenir du 18e siècle, | 529 |
| La Margrave, | 542 |
| Les Deux Pigeons, | 554 |
| La Jeunesse d'un Homme Politique, | 558 |
| L'Aveugle-Né, | 561 |
| Le Plus Heureux des Hommes (Poésie), | 575 |
| A la Mémoire de Guttenbourg (Poésie), | 592 |
| Un Trait de la Vie du Duc de Doudeauville, | 607 |
| Le Murier Blanc, | 609 |
| Berchoux, | 637 |
| Revue des Modes, | 640 |
| Souvenirs Intimes du Temps de l'Empire, | 641 |
| Les Absents ont tort, | 650 |
| Félix Clavé, | 655 |
| Rosemary, | 657 |
| Date Lilia (Poésie), | 672 |
| Physiologie du Mari, (l'homme marié bonne d'enfants, l'homme marié au spectacle), | 683 |
| Le Pain Rose, | 687 |
| Revue des Modes, | 688 |
| Souvenirs Intimes du Temps de l'Empire, | 689 |
| Physiologie du Marié, (l'homme marié tatillon), | 695 |
| La Famille du Marchand, | 698 |
| A..... Trappiste à la Meilleraye, | 704 |
| Poésie, (divers extraits), | 718 |
| Deux Filles à marier, | 725 |
| M. Humann lachant sa meute sur les contribuables, (Poésie), | 736 |
| Antonia, | 744 |
| Pauline Butler, | 763 |
| Hymne au Soleil, (Poésie), | 767 |
| Sylvio Pellico (Poésie), | 768 |
| Un Romancier, | 784 |
| Résignée, | 793 |
| Fragments d'un Voyage autour du Monde, | 797 |
| Un Homme Mystérieux, | 800 |
| Deux Négations valent une Affirmation. | 825 |



SOMMAIRE DES MATIÈRES.

RÉSIGNÉE, (suite et fin) ; DEUX NÉGATIONS VALENT UNE AFFIRMATION ;

NOUVEAU PLAN.

Un bon nombre d'Abonnés du *Coin du Feu* nous ayant témoigné beaucoup de chagrin de se trouver privés des lectures intéressantes que leur offrait cette collection, et nous ayant offert, pour nous induire à reconstruire la publication, de payer quelque chose de plus, nous avons résolu pour les satisfaire eux et tous ceux qui aiment le genre de littérature dont le *Coin du Feu* a été alimenté jusqu'à présent, d'essayer un nouveau mode de publication moins dispendieux, surtout pour les Abonnés de loin. Ce plan consiste à publier, les Nouvelles que contient le *Coin du Feu*, à notre commodité, en cahiers dont chacun renfermera une nouvelle complète, et séparée, ce dont il sera donné avis dans le *Canadien*, aussitôt l'impression finie.

Les personnes de la Campagne qui voudront recevoir régulièrement ces Nouvelles voudront bien nous en écrire, en indiquant la voie de transmission à leur convenance. Pour le District de Montréal, on pourra s'adresser à M. FABRE, libraire—dans tous les cas par lettres affranchies.

Le prix de chaque cahier ou livraison sera proportionné à son volume, et il sera aussi modique que possible, afin de le rendre accessible à un plus grand nombre de lecteurs. Ce prix sera d'autant plus bas que le débit sera plus considérable.

FRECHETTE & CIE.

RÉSIGNÉE.

[SUITE ET FIN.]

CHAPITRE CINQUIÈME—

LES SUITES D'UNE FAUTE.

Mme Lacourt avait cru, quand elle s'était rendue chez Loustal, que si l'un des deux devait paraître humilié devant l'autre, c'était assurément le misérable qui avait spéculé si longtemps sur un fatal secret. Elle ignorait que la perversité franche et avouée conserve trop souvent en paroles le même avantage que lui donne l'action, et que l'effronterie est sa meilleure sauvegarde. Confondu par le persiflage cynique de cet hom-

me, elle s'était sentie hors d'état de lui répondre. Loin de songer à s'offenser de la manière insultante dont il l'avait congédiée et de la fausse supériorité qu'il s'était arrogée sur elle, Fanny l'aurait plutôt remercié de mettre fin à leur entrevue, et elle accepta, en baissant la tête, l'espèce de grâces qu'il lui offrait, comme un accusé accepte le jugement rigoureux que le condamne.

Elle rentra à l'hôtel, aussi solitaire le soir qu'il était bruyant et animé pendant le jour. Ni Mme Duveyrier ni Marianne n'avait appris son absence. Elle regagna son appartement, où on la croyait enfermée depuis deux heures ; mais elle chercha vainement un instant de repos. Le sommeil s'obstina à la fuir.

—Qui m'aurait dit, répétait-elle douloureusement, il y a quelques années, que je me trouverais heureuse d'inspirer de la pitié à cet homme et que je dépendrais de sa générosité ? Mais n'importe ; ce doit être un devoir accompli pour l'honneur d'un autre me sauvera de moi-même. Je n'ai plus qu'à me préserver de mes propres égarements et je saurai rester digne du nom que j'ai su protéger contre l'infamie. C'est ma destinée de m'offrir en expiation ! Je ne le verrai plus à présent que la vérité m'est connue. Si son regard me troublait quand je cherchais encore à douter, que deviendrai-je, mon Dieu, maintenant que je sais qu'il m'aime toujours, et que pour moi, qu'il accuse sans doute d'indifférence et de froideur, il a fermé son cœur à tout autre amour ! Il faut fuir, fuir avant qu'il revienne !... Il faut faire plus encore !... il faut qu'il me doive son bonheur ! Marianne est jeune.... imprudente... elle ne sait pas, comme moi, quel empire irrésistible prennent les passions quand on ne les repousse pas d'abord, et quels malheurs elles préparent !... Moi qu'elle a choisie pour confidente de ses craintes jalouses, je les calmerai ; je lui montrerai le séducteur habile à les exciter, et je la retiendrai au bord de l'abîme. Le jour où je quitterai cette maison, il faudra que M. de Renneville en sorte aussi. Son mari finira par l'aimer elle sera heureuse !... Moi, je mourrai loin d'eux !

Puis, elle versait des larmes amères, et comparant ses souffrances si peu méritées à la prospérité tranquille de l'homme qu'elle venait de quitter, elle se demandait par quel caprice de la

puissance suprême la vertu était souvent une épreuve si pénible et si rude qu'elle pouvait rebuter les âmes faibles et les consciences incertaines.

Cependant, quelque décourageant que fût ce retour sur elle-même, sa résolution ne changea pas. Il semblait au contraire qu'elle avait puisé une nouvelle énergie morale dans le contact impur qu'elle avait été obligée de subir. Elle s'excitait au dévouement par le spectacle de l'égoïsme, à l'abnégation par le mépris du vice. Mais ses forces, brisées par tant d'assauts coup-sur-coup, l'abandonnèrent. Le lendemain il lui fut impossible de quitter le lit. Pendant plusieurs heures elle fut agitée par un transport violent, et redoutant de nouvelles émotions, elle fit prier Marianne de ne pas venir la voir. Trois jours se passèrent ainsi dans ses alternatives de fièvres et d'abattement, trois jours pendant lesquels elle ignora qu'elles scènes eurent lieu à l'hôtel, avec quelle adresse perfide M. de Renneville qui était revenu le lendemain même de sa visite chez Loustal, avait jeté dans l'oreille de Marianne des paroles à double entente et l'avait amenée à provoquer elle-même une explication. Le temps s'écoulait : Alexandre Duveyrier pouvait arriver d'un jour à l'autre, il fallait se hâter. Fanny fit prévenir Marianne qu'elle allait descendre chez elle.

La jeune femme était seule dans le boudoir. Quand on lui annonça cette entrevue, son premier mouvement fut de répondre qu'elle ne pouvait la recevoir en ce moment. Mais, ayant jeté les yeux sur la pendule, qui ne marquait pas encore midi, elle se reprit et dit :

— J'ai le temps.

Aussitôt elle parut accueillir une pensée toute contraire à celle qu'à d'abord l'avait engagée à refuser, et elle ajouta en se parlant à elle-même :

— Ce sera un témoin que je pourrai invoquer si j'en ai besoin.

Mon Dieu s'écria-t-elle, effrayée du changement qu'elle remarqua sur la figure de Mme Lascourt dès que celle-ci entra dans le boudoir, mon Dieu ! vous avez donc bien souffert, ma bonne tante ! comme vous êtes pâle ! vous passez ne vous soutenir qu'avec peine. Prenez mon bras : venez-là... à côté de moi. Et vous m'aviez fait défendre votre porte ! vous avez reçu d'autres soins que les miens... c'est mal, bien mal ; vous ne m'aimez donc pas, pour douter ainsi de mon amitié ?

— Moi, ne pas t'aimer, Marianne ! répondit Mme Lascourt en s'efforçant de sourire ; moi ! je t'aime comme une mère aime sa fille ! pour toi, Marianne, je sacrifierais tout ce que je possède ; pour t'épargner un chagrin ou une faute, si tu pouvais en commettre une, je donnerais ma

vie, qui est bien triste et bien désolée, il est vrai ; mais je donnerais encore, ce qui vaut mieux qu'une longue existence, un instant de bonheur, s'il y en avait un pour moi ! Oui, Marianne, oui, je t'aime, crois-le, et tout ce que je pourrais te dire serait au-dessous de la vérité. Il y a des affections de telle nature qu'on ne sait comment les exprimer, des amitiés et des dévouements qu'il faudrait, pour les comprendre, pouvoir lire dans le cœur qui les renferme. Cependant, Marianne, continua-t-elle après une pause, nous devons bientôt nous séparer.

— Que dites-vous ! vous voulez nous quitter ?

— Je reviendrai. Mais je souffre, j'ai besoin de distraction. Ne cherche pas à me retenir : mon parti est pris.

Et comme Marianne, étonnée de cette résolution, se disposait à la combattre, Fanny lui dit : — Ne parlons pas de moi, mais de toi. Tu es pâle de ma pâleur, tu me trouves changée : tu es pâle aussi, tu as pleuré, tu as veillé. Mais moi, qu'importent mon chagrin et mes larmes ? Je ne dois en rendre compte à personne. Que je vois s'effacer de jour en jour ce qui me reste de la beauté que j'avais quand j'étais heureuse, cela n'intéresse qu'une vanité bientôt ridicule, et mon front peut se rider, comme mon cœur s'est déjà flétri, sans qu'on s'en étonne autour de moi, sans qu'on le regrette, sans que je prive quelqu'un du charme de ses yeux ! Toi, Marianne, c'est différent. On te demandera d'où vient ce changement, pourquoi tu as pleuré....

— Lui ! Avez-vous donc oublié ce que je vous ai dit ? lui s'en inquiéter ! il ne le verra seulement pas ! ou s'il le remarque, ce sera peut-être pour trouver un prétexte de s'éloigner de moi ! Ah ! vous n'avez pas voulu me comprendre !

— Marianne, est-ce le chagrin seul qui le tue ?

— Que supposez-vous ?

— Es-tu sûre de ne t'abandonner qu'à des regrets légitimes, sûre de ne pas mêler à ta douleur une autre pensée ? On sait bien quand un sentiment meurt et finit, mais souvent on ignore quand il prend naissance : souvent quand on veut l'arracher, on s'aperçoit qu'il tient par trop de racines. L'indifférence qui te fait souffrir est un sujet de joie et d'espérance pour un autre....

— Attendez pour me juger, interrompit Marianne. Jusques-là, croyez que je suis digne de votre amitié et que les pensées les plus secrètes de mon âme je pourrais les dire tout haut, les verser dans votre sein et les échanger avec les vôtres, sans que vous en fussiez troublée. Mon mari ne m'aime pas, mais moi je l'aime, et je n'aimerai jamais que lui ! je n'ai d'autre égarement à craindre que la jalousie, qui me ferait peut-être mourir, mais je mourrai pour l'avoir aimé !

Chacuné de ces paroles était un coup de poignard pour Fanny. Elle regarda Marianne avec calme, l'attira vers elle, et au moment où elle sentait son cœur se briser, elle lui sourit et l'embrassa.

— Depuis trois jours, dit-elle, j'ai réfléchi à ta confiance. Crois-moi, Marianne, il est impossible que ton mari te trompe, comme tu le supposes.

— Impossible !

— Ce serait trop de perfidie, un oubli trop complet de ses devoirs. Je l'ai connu longtemps avant toi, et toujours plein de retenu et de réserve. Cette infidélité prétendue n'est qu'une froideur naturelle de caractère. Il n'y a pas de femme qui ne soit jalouse, qui quelquefois ne se croie trahie. Moi-même, que ton oncle aimait si sincèrement, j'ai accueilli des craintes ridicules, et après m'être bien tourmentée, je reconnaissais que ce qui m'avait d'abord paru des preuves bien certaines n'existait que dans mon imagination. Il en est sans doute de même pour toi.

Marianne secoua tristement la tête.

— Peut-être, continua Fanny, qu'au lieu d'épier sans cesse sa conduite, au lieu de le rendre importune et de lui donner en spectacle un visage où il lit la méfiance et le soupçon, tu devrais tâcher de le retenir par la douceur, par une humeur égale...

Marianne fit un geste d'impatience.

— Suis mes conseils, ils sont sages. Non, ton mari n'est pas coupable, j'en suis certaine. Et quand il serait vrai qu'il eût conservé le souvenir de quelque amour passé, que je n'ai jamais connu, qu'est ce que cela ? Un rêve... un désir... rien de plus. La femme qu'il a aimée, il ne le lui a peut-être jamais avoué... elle est peut-être morte... et si elle existe, qui t'a dit quelle ne l'a pas repoussé, qu'elle ne lui imposerait pas silence ? Allons, Marianne, cesse de craindre, laisse-là tes chimères, n'use pas ta vie dans les soupçons, à la poursuite inutile de cette rivale inconnue. Tu es jeune, tu es jolie, vois ce que tu vaux : sois bonne avec ton mari, tu lui paraîtras belle et il l'aimera.

— Je vous écoute, dit Marianne, et je vous admire. Vous ne cherchez pas à me tromper ; c'est de bonne foi que vous excusez mon mari et que vous voulez me rassurer. Vous avez été bien heureuse, vous ! d'abord parce qu'on vous a aimée, et ensuite parce que la raison calme et froide a toujours dominé vos passions. Vous dites que vous avez ressenti la jalousie ! Non, non, vous parlez de ce que vous ignorez. Vous, jalouse ! et vous ne me plaignez pas, vous ne comprenez pas ce que je souffre, et vous prétendez que c'est ma tête qui s'égare quand c'est mon cœur qui saigne ! et vous ne voyez pas de

preuves ! Des preuves ! Mais que faut-il de plus ? Vous n'avez donc jamais eu de ces avertissements de l'âme que ne donnent ni les yeux ni les oreilles, de ces lumières soudaines qui traversent l'esprit, de ces craintes qui font tréssaillir ! Vous n'avez jamais senti vos facultés se doubler et poursuivre d'un regard intérieur, et à travers toutes les obscurités et tous les mensonges, la vérité que les autres ne voient ni n'entendent ! Vous jalouse ! Et vous croyez que s'il aime une femme, cette femme est restée insensible, qu'elle l'a repoussé avec dédain ! Est-ce possible ? Est-ce qu'on peut lui résister ? Est-ce qu'il n'est pas le plus aimable, le plus séduisant, le plus beau des hommes ?... Je suis une folle, n'est-ce pas ? Alexandre n'est rien de tout cela pour vous ?... Mon Dieu ! je le veux bien... mais je le vois ainsi, parce que je l'aime et que je suis jalouse !

La pendule sonna une heure. Marianne se leva et prit à l'oreille.

— Vous avez entendu ? dit-elle.

— Rien, répondit Mme Lascourt.

— On vient. Entrez dans cette chambre, entrez.

Et sans que Fanny pût lui demander une explication et opposer quelque résistance à l'impétuosité de ses mouvements, elle la saisit par le bras, la souleva de son siège, l'entraîna vers la chambre qu'elle avait désignée, et referma la porte sur elle.

Monsieur de Renneville parut.

Dès qu'il entra, l'extrême agitation de Marianne s'apaisa tout à coup. Ses joues, tremblantes et animées tout à l'heure, devinrent immobiles et pâles. Ses lèvres fortement serrées, son regard fixe, annonçaient que ses passions se taisaient, refoulées au fond de son cœur par la puissance de sa volonté. Elle s'assit sans dire une parole à la place que Fanny avait occupée.

Georges la salua avec une timidité affectée ; mais une joie secrète perçait malgré lui dans ses yeux. En effet, il venait à un rendez-vous : il touchait enfin au moment qu'il avait prévu de si loin et attendu avec tant de patience. Aussi il se présentait armé de phrases rédigées pour la situation et plein de confiance dans son habileté et sa mémoire, pour diriger à son gré une conversation dont il avait fait à l'avance les demandes et les réponses.

— Je me rends à vos ordres, madame, dit-il ; c'est la première fois que vous m'avez fait connaître un désir, la première fois que vous m'accordez une marque de confiance. Mais en vous remerciant de vos bontés, je ne puis me défendre de la crainte de vous affliger et de vous déplaire, et au moment de parler, je suis prêt de souhaiter que vous ne m'interrogiez pas.

Cette belle tirade récitée d'une voix mielleuse

et artistement nuancée fut accompagnée des accessoires obligés, d'un soupir et d'un regard profondément mélancolique. Selon ses prévisions, Marianne devait se troubler, baisser les yeux et lui permettre par un simple signe ou par son silence de s'asseoir non loin d'elle. Dejà même, balançant sur ses lèvres les premiers mots de la seconde phrase, comme le chasseur qui tend et détend la corde de son arc avant de lancer la flèche, il s'avança pour prendre la place qu'il convoitait ; mais, à sa grande surprise, Marianne lui indiquant d'un geste résolu, qui ne permettait pas de réplique, un fauteuil à l'autre extrémité du boudoir, lui dit :

— Je vous reçois en l'absence de mon mari, monsieur ; à l'insu de ma belle-mère, qui a le droit de veiller sur ma conduite, et je sais pourtant dans quel espoir et dans quelle intention vous venez. Asseyez-vous là, et pas ailleurs.

Georges essaya de balbutier quelques mots.

— Ce sont mes conditions, ajouta Marianne : je suis libre de mettre à ce tête-à-tête celles qui me conviennent, comme vous d'accepter ou de refuser. Asseyez-vous là ou j'appelle.

En même temps elle posa la main sur la sonnette.

Désarçonné par un pareil début et n'ayant pas à choisir entre la révolte ou l'obéissance, M. de Renneville gagna à reculons le lieu de son exil et s'assit le moins piteusement qu'il put sur la sellette. L'apostrophe de Marianne mettait en lambeaux tous ses calculs. Relativement à l'exorde qu'il avait préparé, elle équivalait à un coup de balai donné au beau milieu d'une toile d'araignée. Les rôles dès lors étaient changés ; ce qu'il y avait de mieux à faire dans sa position était d'attendre, et il attendit déterminé à s'abandonner désormais au hasard de l'improvisation.

La victoire de Marianne avait été facilement remportée, mais elle n'était pas définitive. Il y a une chose que les femmes savent aussi vite et même plus tôt que les hommes, c'est l'amour qu'elles inspirent. Leur vanité à cet égard a des perceptions d'une finesse extrême ; mais cette lucidité si promise à reconnaître, au moment précis où elle s'opère, la transition de l'indifférence à l'amour, se trouble plus tard, et cette première expérience faite, distinguant mal entre l'amour véritable et le désir de la possession. Elles dominent toujours le premier sentiment, qui est timide et qui sacrifierait son bonheur même à la crainte de déplaire ; elles sont souvent dominées par le second, qui ne veut que réussir. Marianne accordait à M. de Renneville plus d'amour qu'il n'en éprouvait réellement : elle crut l'avoir frappé au cœur et pensa qu'elle pouvait sans danger lui rendre un peu d'espoir en

lui offrant la condition de son retour en gâche. Elle lui dit d'une voix lente, mais émue :

— Vous avez prononcé hier deux mots dont vous m'avez promis l'explication. Cette explication, je vous la demande.... je la veux.... Ne cherchez pas à savoir ce que je ferai ensuite : je l'ignore peut-être moi-même!.... Point de détours, monsieur, point d'insinuations, de réticences ; mais une réponse brève et franche, une accusation directe et une preuve.

— Interrogez-moi, madame, dit Georges d'un air résigné, et prévoyant qu'elle allait marcher droit au but.

— Vous m'avez fait entendre que mon mari me trompe, et que vous saviez pour qui.

— Pour Mme Lascourt, répondit Georges avec un effrayant sang-froid.

— Pour elle ! s'écria Marianne : pour elle c'est impossible !

Néanmoins, elle avait bondi sous ce trait imprévu, et son regard et le son de sa voix démentaient son incrédulité. Son exclamation et le bruit qu'elle fit en repoussant violemment son fauteuil qui roula sur le parquet, empêchèrent d'entendre dans la chambre voisine un cri étouffé et le mouvement presque aussitôt arrêté du bouton tournant dans la serrure.

La lutte était engagée corps à corps : chaque coup devait poiter. Georges, qui, par cette accablante riposte, avait ressaisi tous les avantages de l'attaque, n'était pas homme à laisser respirer Marianne.

— Vous demandez une accusation directe, madame ; j'accuse. Une preuve : j'en donne une ! une preuve qui a été écrite par le fer et avec du sang sur la poitrine d'un homme, et cet homme c'est....

— Taisez-vous ! s'écria-t-elle avec un accent de terreur : taisez-vous ! je ne veux plus vous entendre.... Je vous dis que c'est impossible !

Elle s'élança vers la chambre où était Fanny : Georges croyant qu'elle voulait le quitter, la retint.

— Je voudrais me tromper, dit-il : mais vous avez désiré savoir la vérité, et je l'ai eue pour vous l'apprendre.

— Ou ? ce serait infâme ! dit-elle en cachant sa tête dans ses mains.

— Oui, bien infâme ! vous si belle ! vous si digne d'être aimée !....

— Quoi ! reprit Marianne, cette femme qu'il appelait dans son délire, pour qui il aurait voulu mourir, c'était elle !.... et elle a osé revenir ici pour le revoir !.... sous mes yeux !.... et tout à l'heure encore elle me disait que j'avais tort de m'alarmer, que j'étais folle d'être jalouse.... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que vous aije fait pour me torturer ainsi ? Cela doit être vrai, ajouta-t-elle en s'abandonnant à un égare-

ment que M. de Renneville ne comprit pas d'abord : je ne peux pas même douter !... On vous accuse, et vous ne répondez pas... mais vous l'entendez pourtant comme moi, et vous ne vous montrez pas pour dire à cet homme qu'il en a menti ! Qu'attendez-vous donc ?... qu'il répète, et que je vous crie à mon tour : mon mari vous a niée ! vous êtes la maîtresse de mon mari !

En ce moment le bruit d'un corps qui tombait résonna sourdement dans la chambre à côté.

—Qu'est-ce donc ? demanda M. de Renneville de plus en plus surpris des interpellations étranges de Marianne, de cette violence qui passait tout ce qu'il avait imaginé, et inquiet de la rapidité avec laquelle la scène semblait marcher vers un dénouement tragique.

Il courut à la porte, l'ouvrit et recula en voyant Mme Lascourt à genoux, presque mourante, et murmurant d'une voix étouffée par les larmes :

—Marianne... Je ne suis pas coupable....

—Il vous a calomnié, n'est-ce pas ? Eh bien ! je ne crois !... C'est l'abominable imposture de cette accusation et non la honte du crime qui vous tient là... suppliante... à mes pieds. Mais relevez vous... dites un mot... dites pourquoi Alexandre s'est battu à cause de vous... avec qui ?... avec votre mari ?... quelle offense lui a-t-il faite ?... dites pourquoi vous l'avez enrichi !... je ne demande rien de plus... cela pourtant n'est pas difficile à dire... Mais répondez donc !... répondez donc !

—Marianne !... ma bonne Marianne !... j'ai déjà été accusée comme aujourd'hui. lui, à cette même place. Comme aujourd'hui, j'étais innocente... et parceque j'ai parlé, j'ai causé la mort d'un homme... M. de Renneville... que Dieu vous pardonne ce que vous avez fait !... Marianne !... Marianne !... ta main !....

Marianne la repoussa : Fanny pencha sa tête sur sa poitrine et s'affaissa sur elle-même.

Un témoin de cette scène, un témoin que personne n'attendait, parut alors.

—Que vois-je ! s'écria Alexandre.

Marianne s'élança à sa rencontre et l'entraînant vers Fanny :

—Voilà votre maîtresse ! Je sais tout....

—Qui a dit cela ?

Puis écartant sa femme de la main, il souleva Fanny pâle et sans connaissance.

Ma présence vous gêne, s'écria Marianne ; je vous laisse avec elle !

Elle sortit.

Alexandre se retourna vers Georges et lui dit à voix basse, en le mesurant du regard :

—Allez m'attendre chez moi, monsieur.

CHAPITRE SIXIÈME.

L'ANNIVERSAIRE.

Il y avait environ une heure que cette scène violente était terminée. Alexandre, revenu à Paris sans avoir annoncé son retour, s'était dirigé vers le boudoir, attiré par la voix de Marianne. Sa mère était absente en ce moment, et les trois autres personnages, trop exclusivement occupés d'eux-mêmes pour avoir rien remarqué rien entendu de ce qui pouvait se passer hors de cette chambre. Son entrée avait été une véritable apparition, et son premier mouvement, à la vue de Mme Lascourt renversée et à demi morte, à l'aspect de sa femme et de Georges, fut une surprise égale à celle qu'il causa. L'exclamation de Marianne l'avait dispensé de demander une explication, et sur ce mot seul il avait deviné ce qui était arrivé et quel était l'intérêt de M. de Renneville à l'accuser. lui et Fanny ; il ne lui en fallait pas davantage. Peu lui importait de savoir comment Georges, trompé ou de bonne foi, avait été au delà de la vérité, et, d'un secret étouffé avec soin, avait fait une odieuse calomnie. Quelques phrases brèves, menaçantes d'une part, froidement insultantes !... de l'autre avaient suffi entre eux.

Lorsque Mme Lascourt rouvrit les yeux, elle se retrouva dans la même chambre. On l'avait relevée et transportée sur le canapé. Elle était seule, ou du moins elle ne s'aperçut pas de la présence de quelqu'un qui, par crainte peut-être d'une indiscretion involontaire, d'un mot prononcé imprudemment, n'avait pas voulu la confier aux soins de sa femme de chambre, et attendait derrière elle l'instant où elle pourrait la reconduire... à son appartement !... et lui adresser la parole pour la dernière fois. L'évanouissement de Fanny n'avait été accompagné d'aucune crise nerveuse. Elle était restée les mains jointes, immobile, pâle et calme, comme si l'extrême souffrance lui eût enlevé la faculté de souffrir plus long-temps et eût brisé son corps en brisant son âme.

—C'est sans doute la dernière épreuve-murmura-t-elle d'une voix faible. A quelle autre maintenant puis-je être réservée ? Si j'avais vécu loin d'ici, on aurait perdu mon souvenir ; toute trace du passé se serait effacée. J'aurais été seule à plaindre, et le secret fatal que j'avais juré d'ensevelir dans mon cœur, et que je nierai jusqu'à la mort, ne se serait pas élevé contre moi comme une preuve terrible pour m'accabler. Encore ce sacrifice, encore cette honte ; mais que je meure bientôt, car je suis, trop malheureuse !

—Il y a ici quelqu'un qui souffre autant que

vous, madame, dit à côté d'elle la mère d'Alexandre. Marianne m'a tout appris. Vous souhaitez de mourir !... moi j'ai vécu trop longtemps.

—Vous aussi ! dit Fanny. Oui, cela devait être, et il me manquait de vous inspirer du mépris !... Mais vous, madame, vous que la passion n'égare pas, vous, qui savez combien ceux qui jugent les autres sont sujets à l'erreur, et qui avez autrefois tendu vos mains suppliantes vers des cœurs impitoyables, serez-vous aujourd'hui sans pitié pour moi ? Ne me laisserez-vous pas vous implorer à genoux, et, à défaut de paroles qui me justifient, n'en croirez-vous pas mes larmes ? Je suis innocente ! je suis innocente je vous le jure !

—Dieu seul le sait, répondit madame Duvoyer, et seul il peut comparer nos douleurs pour tenir compte de la plus amère à la plus infortunée de nous deux. Il y a une heure encore, je croyais à sa justice, je croyais à la vertu : je vous aimais, madame ! Je serais votre mère, et je vous parlais qu'avec respect. Je vous bénissais pour la mémoire de mon mari, pour moi, pour mon fils. Vous avez détruit la dernière illusion de ma vie, celle qui m'avait soutenue dans l'adversité, la plus chère au cœur d'une mère, l'orgueil de mon enfant ! Moi, pauvre, repoussée du monde, flétrie injustement comme la compagne et peut-être la complice d'un infâme, je ne lui avais pas appris à maudire les hommes, à désertier l'honneur, à se jouer de la sainteté du serment : je vous l'avais donné, madame, simple, bon et sincère ; et vous riche, heureuse, belle, vous, qui ne deviez pas douter de la vertu, vous avez fait servir votre beauté à corrompre son cœur, et vous me le rendez perfide, souillé par le mensonge et par le vice ! Et maintenant, prenez le ciel à témoin, dites-lui de juger entre nous deux et de peser nos douleurs ! Vous n'avez plus d'amant peut-être : moi je n'ai plus de fils !

—Il est toujours digne de vous, dit Fanny, Sa vie a été éprouvé comme la mienne et comme la mienne et comme le vôtre. Comme vous et comme moi, je l'atteste encore, il est resté pur, et nul, pas même vous, madame, n'a le droit de se dire meilleur que lui et plus fidèle à tout ce qu'il y a de sacré au monde ; nul excepté lui et moi peut-être, nul ne sait ce que vaut son honneur et de quelles séductions il l'a préservé. Je ne sais ce qu'il dira pour me défendre, mais il me défendra, j'en suis sûre ! Je lis dans son cœur mieux que vous, je connais mieux que vous ce qu'il pense, mieux que vous comme il me respecte, et je ne voudrais, pour être vengée de tant de calomnies, que l'entendre un instant proclamer mon innocence ! Si je dois le revoir devant vous, ne m'accablez pas de trop de mé-

pris, ne m'humiliez pas en sa présence, ne me traitez pas comme une femme perdue et sans honte, pour qu'il n'oublie pas l'amour et le respect qu'il vous porte ; reprenez votre fils, je vous le rends tel que vous l'avez connu : soyez-en toujours fière ! Vous êtes une heureuse mère je vous jure ? Allez, madame, j'ai pu penser souvent que la beauté est un don fatal, je ne m'en suis pas servie en infâme ?

—Je voudrais vous croire. J'ai douté dans le premier moment ; je doutais encore en entrant ici, mais les paroles que vous avez prononcées tout à l'heure vous condamnent à mes yeux. Je ne suis pas venu, madame, pour vous arracher un aveu, pour vous faire dire que vous êtes coupable ; je n'ai aucun droit ni sur votre cœur ni sur celui d'Alexandre. D'ailleurs, je ne suis pas libre encore. J'ai oublié trop tôt qui vous êtes ici et qui je suis. Vous êtes seule maîtresse dans cette maison ; tout vous appartient, et je ne possède, moi, pauvre vieille femme, recueillie par charité et pour l'amour de mon fils...

—Ah ! madame, vous êtes sans pitié ! dit Fanny

—Laissez-moi achever. Je ne possède rien, que ce qu'on m'a donné, et j'ai eu tort de ne pas m'en souvenir avant de vous parler comme je l'ai fait. Mais ces dons, que j'ai reçus sans en rougir, quand j'ignorais à quel prix ils étaient accordés, je n'en veux plus, madame. Je les accepte pour le passé, parce qu'il n'est pas en mon pouvoir de les rendre, mais je vous dégage à l'avenir de vos bienfaits comme vous me dégagez de la reconnaissance. J'ai une fille qui ne me laissera pas mourir de faim, et le pain que je mangerai chez elle ne sera pas amer.

—C'est vous qui resterez et moi qui partirai. Ecoutez, madame : je suis habituée depuis longtemps aux soupçons injustes et à la calomnie, et je vous pardonne ce que vous venez de dire. Quel qu'un qui est mort, et qui avait plus que tout autre le droit de m'accuser, m'a rendu justice. Je croyais qu'innocente à ses yeux, je devais l'être aux yeux de tout le monde, et que l'amour qu'il m'avait conservé suffirait pour me protéger. Il en est autrement, et c'est vous qui me l'apprenez ! Vous resterez ici : vous le pouvez sans remords. Tout à l'heure, en l'absence de votre fils, j'ai annoncé mon départ à Marianne : elle s'en souviendra et pourra vous le répéter. Et cependant, rien ne m'y obligeait, rien n'était changé. Je ne prévoyais pas cette infâme dénonciation ; Marianne me confiait ses peines, et vous m'aimiez encore. Je m'éloignais, parce que c'était ma volonté. Eh bien, madame, je vais vous avouer à vous, dont je ne veux pas emporter le mépris, un secret que je me suis caché longtemps à moi-même, et

que je dépose dans votre cœur de femme et de mère, pour que vous me disiez ensuite : " Ce que vous faites est bien, et je vous bénis comme une fille " Oui, votre fils m'aime de puis le premier jour où il m'a vue, il y a de cela trois ans, et il ne me l'a pas dit autrefois parce que j'étais mariée. Ce n'est pas tout, madame : moi aussi je l'aime, moi qui suis libre maintenant, et je ne le lui ai pas dit, parce que Marianne est sa femme. Voilà notre crime à tous deux, voilà comment nous avons trahi l'un et l'autre la foi jurée ! Nous en sommes encore à souffrir en silence, à nous parler bas, à oser seulement nous chercher du regard ; et le plus à plaindre de nous deux c'est moi, car je sais qu'il m'aime, car j'ai mieux que lui gardé mon secret, et j'aimerais mieux mourir que de le lui apprendre ; mais j'ai senti qu'il m'échapperait peut-être, que je n'avais plus la force de me taire, et que je rendrais votre fils coupable en le devenant moi-même ; alors, madame, j'ai été trouver Marianne, et je lui ai dit que je voulais partir. Ah ! répondez : est-ce une femme perdue et qu'il faut mépriser que celle qui se conduit ainsi, et qui meurt pour rester pure ?

Mme Duveyrier la regarda quelque temps sans parler. Fanny, inclinée devant elle, semblait attendre son arrêt.

— Relevez-vous, dit-elle, je ne puis que répéter avec vous : ce que vous faites est bien ! Pourquoi faut-il, quand je voudrais vous retenir, que je vous dise : partez ! Pourquoi nos destinées, si près d'être réunies, doivent-elles se séparer ?

— Oui, répondit Fanny. Il y a entre nous quelque chose de fatal et d'obscur ; mais si je n'ai pas tout dit... croyez pourtant, n'est-ce pas ?

Marianne entra précipitamment, égarée, hors d'elle-même :

— Il n'est pas ici ? s'écria-t-elle ; il n'est pas avec vous, madame ? Je l'ai cherché en vain... personne ne l'a vu... il est sorti sans doute... quand je l'ai laissé... vous a-t-il parlé ! Ah ! vous l'avez envoyé se battre avec celui qui m'a tout appris... :

— Un duel ! dirent en même temps les deux femmes. Un duel !... qui vous... l'a dit ?

— Ah ! ne faut-il pas qu'il venge votre honneur, madame ? qu'il risque sa vie pour effacer votre honte, et qu'on le rapporte mourant, ensanglanté, comme vous l'avez déjà reçu une fois ? Folle que je suis de l'avoir quitté, de ne pas m'être attachée à lui ? Ah ! je croyais le haïr, et je l'aime toujours ?

— Je n'avais pas mérité que vous me regrettiez, Marianne, dit Alexandre, qui arriva dans ce mo-

ment et qui avait entendu ces dernières paroles : mais donnez-moi le temps de réparer mes torts envers vous.

— Vous êtes blessé ?... s'écria Marianne.

— Ce n'est rien ; une égratignure à la main en désarmant M. de Renneville. Je n'ai pu ajouta-t-il en s'adressant à Fanny, lui donner d'autre preuve de votre innocence que ma parole, mais j'ai reçu la sienne que jamais il ne prononcerait votre nom, madame. C'est un homme d'honneur, selon les idées du monde, et je dois compter sur sa promesse.

— Je vous remercie, monsieur, dit Fanny, d'avoir songé à moi quand vous aviez en même temps à punir une atteinte portée à votre honneur ; je vous remercie, plutôt au ciel que ma réputation fût aussi facile à défendre que la vertu de votre femme à prouver ? Je sais tout, monsieur, son amour pour vous, sa jalousie et son dédain pour le séducteur. Qu'il ne vous reste aucun soupçon, je jure que Marianne n'a pas même une pensée coupable à se reprocher. Croyez-le, quand c'est moi qui vous le dis. Elle m'a adressé des paroles bien dures, à moi qui lui rends justice, elle m'a bien méconnue et cruellement injuriée... Mais elle vous aime et croyait devoir me haïr. Je voudrais pouvoir sortir d'ici comme j'y suis entrée, la tête haute et non plus écrasée sous le poids d'une honte trop lourde à porter. Je voudrais vous faire mes adieux comme une amie qui s'éloigne de vous, et non comme une maîtresse qui cède la place à l'épouse. Si vous avez quelques douces paroles à opposer aux siennes, prononcez-les monsieur, rendez témoignage pour moi, comme moi pour elle. C'est le dernier service que j'attends de vous, et je pars pour ne plus vous revoir.

— Je ferai plus, madame, dit Alexandre : il n'y a qu'un coupable ici, et ce coupable c'est moi. Asseyez-vous pour m'entendre. Restons debout devant elle, Marianne, et vous aussi, ma mère : je vous ai entraînées toutes deux dans ma faute. Je l'ai offensée, et vous l'avez méconnue. Quand j'aurai fini de parler, nous tomberons tous trois à genoux et nous demanderons notre pardon. Ne me reprochez pas, madame, ce que je vais dire. Pour vous justifier, il faut que j'accuse la mémoire d'un homme qui n'est plus, mais je n'ai pas à craindre d'être ingrat envers lui, car c'est lui qui m'a tout appris, et d'avance je vous promets pour moi, pour ma femme et pour ma mère la même reconnaissance de ses bienfaits.

Il s'arrêta un instant. Marianne et sa mère se tinrent à ses côtés, debout devant Fanny, qui le regardait avec surprise.

— Il y a trois ans, à pareil jour, reprit-il, on m'a rapporté dans cette maison blessé et mou-

rant ; il y a trois ans que vous avez pris ma défense et dit à celui qui m'avait frappé....

—N'achevez pas, interrompit Fanny ; jurez seulement que je suis innocente aujourd'hui comme je l'étais alors : mais n'achevez pas.... Ce secret n'appartient qu'à moi, et le silence m'a coûté assez cher pour que j'aie le droit de vous l'imposer.

—Il appartenait à un autre, madame, qui me l'a donné comme son dernier bienfait dans cette vie, comme sa pénitence et son expiation aux yeux de Dieu, et j'en dispose pour qu'aucun mérite ne manque à votre vertu ; ce n'est pas une faute que je rappelle, mais une couronne de martyre que je ramasse sur une tombe pour la poser sur votre front. Il y a six mois, j'ai reçu à votre insu, madame, deux lettres de M. Lascourt. Dans l'une, qui était ouverte, il me conjurait au nom de l'honneur de ne lire l'autre qu'à un jour qu'il me désignait, le 20 décembre, ni plus tôt ni plus tard. Ce jour est venu, et ce matin même j'ai lu sa lettre. La voici :

“ Je n'ai pas longtemps à vivre. Personne, excepté ma femme, ne sait la cause du chagrin qui me tue. J'ai vécu comme la plupart des hommes, sans foi et sans croyances, et au moment de quitter la vie, je doute encore. Mon orgueil incrédule résiste à ma conscience, qui s'épouvante ; j'hésite à avouer mes fautes, à livrer mes remords à un homme, à faire des lèvres une confession qui n'est pas dans mon cœur. C'est une chose sainte pour ceux qui sont convaincus, mais moi, dont la raison ne veut pas s'humilier, je craindrais de jouer par faiblesse une comédie sacrilège. Et cependant j'ai besoin de dire à quelqu'un ce que j'ai fait. Je repousse le pardon de Dieu et je demande le vôtre. Devant moi, il y a le néant peut-être ; derrière moi, pour de longues années encore, et jusqu'à ce qu'ils arrivent au terme où je suis, ceux qui m'ont aimé et qui garderont mon souvenir. Puisque c'est-là la seule chose certaine, il faut que mon châtement reste avec ma mémoire sur la terre!... et que les hommes mesurent leur estime à mes actions.

“ Vous vous êtes habitué à m'honorer, à respecter et à bénir mon nom : je vous ai rendu le vôtre, je vous ai enrichi, comblé de bienfaits... Voilà le masque : regardez le visage. Voilà l'homme bon et généreux. Voici l'homme qui a trouvé et retenu pendant six ans la fortune de votre père, l'homme que le vol, la misère d'une famille et le suicide d'un vieillard ont enrichi....

—Il ne savait rien, monsieur, dit Fanny, rien des malheurs qu'il avait causés....

Alexandre continua :

“ L'homme qui a vécu sans remords jusqu'au jour où on lui a montré son infamie. Défiez-vous donc de la bonté, de l'honneur, de la vertu ! Le front le plus calme renferme des pensées honteuses, et la chair ne recouvre que mensonges et corruption ! Aimez votre femme et respectez votre mère, mais avant elles encore aimez et respectez celle qui savait tout, qui aurait consenti à mourir pour écarter de moi le déshonneur et qui serait prête à se sacrifier de nouveau. S'il y a jamais eu un cœur pur sur la terre!... c'est celui de Fanny.”

—Madame, dit Alexandre en s'agenouillant devant elle, nous ne devons pas maudire quand vous avez pardonné. Votre mari est toujours pour moi ce qu'il est resté à vos yeux. Je le pleure, et je l'aime aujourd'hui comme je l'aimais et je le pleurais hier ; il n'y a point de fautes et d'infortunes que n'effacent un tel repentir et la grâce que vous m'avez accordée. Mais avant une séparation que mon erreur a rendue nécessaire, laissez-moi vous prier pour moi-même. Oui, je vous aimais, madame, et trompé par vos larmes, par votre trouble en ma présence, j'ai cru souvent que vous m'aimiez sans oser me l'avouer. J'étais un insensé, je le vois bien, de vous prêter les passions et les faiblesses des autres cœurs. J'ai flétri la pureté de vos pensées, j'ai mêlé mon amour et votre résignation, et dans quelques jours peut-être, je vous aurais assez méconnue pour tomber à vos pieds et vous dire : Aimez moi. Cette lettre m'a éclairé et vous a épargné ce dernier affront, le plus grand et le plus cruel de tous. Dites-moi, madame, dites-moi que vous me pardonnez cette offense.

Fanny échangea avec la mère d'Alexandre un regard dont seules, elles comprirent la profonde douleur : elle lui saisit la main, et dans ce regard et dans cette étreinte convulsive elle sembla retrouver la force qui l'abandonnait.

—Pardonnez ! dit Mme Daveyrier, et accomplissez sans vous démentir votre destinée. Pardonnez à mon fils !

—J'ai tout oublié, dit Fanny. Quand je suis arrivée ici, monsieur, je croyais que l'absence vous aurait guéri d'un amour sans espoir. Je m'étais trompée et j'aurais dû repartir aussitôt. Ma faute est d'être restée, puisque je n'étais pas maître de parler. Mais maintenant tout est dit entre nous : nos cœurs n'ont plus de secrets et nous savons l'un et l'autre ce que nous pensons et quel est notre devoir. Rendez à votre femme ce qui lui appartient, rendez-lui le bien que je n'ai osé vous enlever, et s'il le faut, effacez-moi de votre souvenir. Moi, je garderai

le vôtre comme celui d'un ami, et personne ne pourra me le reprocher. Adieu, monsieur, adieu !

Elle se retourna vers Mme Duveyrier et lui dit :

— Êtes-vous contente, madame ?

Puis elle se jeta en pleurant dans ses bras, et pendant qu'elle la tenait serrée contre elle, elle ajouta à voix basse :

— Émenez-moi, car je me sens mourir !

— Marianne, dit Alexandre, voudrez-vous croire à mon repentir ? voudrez-vous croire que je vous aimerai ? Je vous ai affligée, mais vous connaissez votre rivale et vous savez à présent si je puis vous tromper pour elle ?

— Je l'aime, dit Marianne, et tu m'aimeras un jour !

Alexandre se retourna vers Fanny :

— Est-ce à nous de partir ou de rester, madame ? ordonnez.

— Je partirai demain, répondit-elle.

— Où irez-vous ? demanda Marianne.

— Qu'importe ? pourvu que nous ne nous voyons plus.

— Vous ne partirez pas seule, dit la mère d'Alexandre. Non, madame ; partout où vous irez, je vous accompagnerai. Ah ! laissez-moi à mon tour vous faire un sacrifice. Je me séparerai de mon fils et d'une fille pour vous suivre, si vous m'acceptez pour amie.

— Merci ! merci ! répondit Fanny ; et elle murmura en se retirant appuyé sur elle :

— Vous les reverrez bientôt.

Trois mois plus tard Alexandre reçut une lettre de sa mère qui lui annonçait son retour.

AUGUSTE ARNOULD.

DEUX NÉGATIONS VALENT UNE AFFIRMATION.

FANTAISIE.

I.

Paul Hamelin à Edouard Derodit, à Forcade, près Agen.

Paris, le 2 juillet 1841.

Ton ami Paul, mon cher Edouard, sera marié dans quelques jours.

Il me semble te voir éclater de rire à cette brusque et bien inattendue déclaration... Railler à ton aise, mon ami ; rappelle-moi mes amères diatribes contre le mariage et les serments que nous avons échangés ensemble de ne jamais grossir

la liste de ses victimes. Eh, mon Dieu ! je pense toujours de même, mais je fais le contraire de ce que je pense. Suis-je le premier homme dont les actions soient en complet désaccord avec ses paroles, ou, pour me traiter moins sévèrement, qui n'ait pas le courage de son opinion.

Mon histoire, tu t'en doutes déjà, est celle de beaucoup de romans et de comédies. Je n'ai pas besoin de te dire combien est belle ma Julie ; tu l'as trouvée toi-même si parfaite, qu'en parlant pour la campagne, tu recommandais à mon célibat de s'en défier. Mon célibat, qui ne s'en défiait que trop, a lutté avec acharnement ; mais il a été vaincu. Comme les anciens preux, il a choisi pour se rendre à lui le plus dangereux de ses ennemis, le mariage. Au lieu d'insulter à sa disgrâce, dis, en te découvrant devant le prisonnier : "Honneur au courage malheureux !"

Sérieusement, il m'a été impossible de résister. Je ne te parlerai pas du vif désir qu'a mon père de me voir marié, pauvre père dont mes idées anti-conjugales faisaient le désespoir. Cette considération, toute puissante qu'elle soit, n'aurait pas suffi pour me déterminer. Mais j'ai tant d'amour pour Julie ? Je le dis à ma honte, ce que mes devoirs envers mon père et le soin de son bonheur n'ont pu me commander, je me le suis laissé imposer par ma passion à moi et par le soin égoïste de ma propre félicité. J'ai vainement invoqué contre ma faiblesse le souvenir de nos conventions et le secours de nos ardues répugnances de jeune homme. Je hais bien fortement le mariage, mais j'aime encore davantage Julie : l'une m'est décidément plus chère que l'autre ne m'est odieux.

Je viens d'écrire à mon père pour lui demander son consentement. Je doute que les affaires de sa fabrique et surtout sa goutte opiniâtre lui permettent de venir me l'apporter en personne ; mais je suis bien sûr de ne pas attendre longtemps sa réponse. Il a pour Julie, depuis qu'elle est orpheline, une si vive affection ! Comme il va être heureux, mon excellent père ! L'idée de sa joie me console un peu de la tristesse... oui, de la tristesse que me cause, dans mon bonheur, le mécontentement de moi-même... j'allais presque écrire le remords.

Singulière et misérable nature que la mienne ! je me marie librement, volontairement, et si Julie venait me dire : "Je ne veux plus," je serais le plus malheureux des hommes, et je pleurerais peut-être comme un enfant. Et cependant, à la pensée du mariage je frissonne, et avant de faire le premier pas, j'hésite... Allons donc ! c'est trop de faiblesse : je me suis montré lâche en reculant devant la ferme résolution de ne jamais me marier ; je ne veux pas être lâche encore en reculant aujourd'hui devant le mariage.

J'ai la tête perdue... Heureusement, il y a du bien dans le cœur.

Adieu.

PAUL HAMELIN.

P. S. Au moment où je signais cette lettre, j'ai reçu le consentement de mon père. Je suis allé bien vite l'apporter à Julie. Tu crois peut-être que l'entrevue a été vive et tendre comme la circonstance le comportait ? pas le moins du monde. En recevant la nouvelle, Julie a laissé percer, à travers une réserve pudique, quelques éclairs de joie qui m'ont choqué. On eût dit cette joie niaise et banale de nos jeunes demoiselles qui sont enchantées d'avoir trouvé un *parti*. Voyez-les toutes : lorsqu'elles font part de leur mariage à une amie, elles commencent invariablement par écrire : " Je me marie, " puis mille commentaires... Ce n'est que bien loin après et presque en *post-scriptum*, qu'elles disent : " Il me reste à te parler de mon futur, etc. "

Un sentiment pareil serait-il bien flatteur pour moi ? Si c'est ma personne que Julie aime véritablement, c'est de mon amour qu'elle devrait être joyeuse ; or, cet amour, elle le connaît depuis longtemps : pourquoi donc manifester de l'allégresse en recevant la certitude d'une union qui ne peut me la faire aimer davantage ?.. Serait-elle donc, comme toutes les autres, plus réellement heureuse du mariage que du mari ?

Cette idée, qui m'a tourmentée cruellement, a jeté, sans doute, un peu de froideur sur notre conversation. Et pourtant, c'est une folie. Puis-je douter de tout ce qu'a de dévoué, de pur et d'exquis, l'amour de Julie ? Tu le vois, mon ami, je suis agité, j'ai la fièvre. Si tu étais là, je crois que je n'oserais jamais me marier.

II.

M. Hamelin père à Mlle Julie Berger, à Paris.

Saint-Dizier, 3 juillet 1841.

Que de remerciements j'ai à vous adresser, ma chère fille ! car je puis d'avance vous donner ce nom. Quel beau triomphe pour vous d'avoir amené mon fils à un parti dont je ne sais quelles fausses idées et quel ridicule entêtement le tenaient de plus en plus éloigné. C'était pour moi, je vous l'assure, un bien mortel chagrin, et vous me faites revivre en rendant mon fils plus raisonnable. Je vous aimais déjà comme la fille d'un ancien ami vivement regretté ; je vais vous aimer à la fois comme mon enfant et comme mon ange tutéaire.

Recevez mon baiser paternel.

DENIS HAMELIN.

III.

Edouard Derodde à Paul Hamelin.

Forcade, près Agen, le 14 juillet 1841.

Tu as dit le mot, tu es un lâche.

Du reste, tu ne m'as rien appris de nouveau. Quand je suis parti pour l'Agenois, je prévoyais ta chute ; et c'était pour raffermir ton courage, et l'en était temps encore, ou pour rendre plus éclatant ton parjure, que je t'ai convié, la veille de mon départ, à un souper de garçon... de garçon, te souviens-tu ?

Nous étions six, tous ennemis du mariage, ennemis acharnés, moins pourtant que tu ne le paraissais toi-même. Quand je te plaisantais sur ta défection probable, tu crias à la calomnie, et quand nous alléguâmes, en preuve, ta passion pour Julie, tu répondis : " Si cet amour devenait assez violent pour m'exposer à trahir ma parole, je le briserais comme je brise ce verre. " ... et des éclats couvrirent la table au bruit de nos bravos. Nos serments dont tu parles dans ta lettre, furent renouvelés avec toute la solennité convenable, et quand vint le champagne, ce fut toi qui entonnas l'air du *Chalet* : " Liberté chérie ! seul bien de la vie, etc. " dont nous répétâmes le refrain dans un formidable chœur.

Des six amis qui unirent ce jour-là leurs mains et leurs serments, quatre sont en ce moment dans mon château, près de moi qui suis le cinquième, et ta lettre nous a fait rire tout un long jour de pluie. Quant au sixième, il fait publier ses bans et prend mesure d'un habit de noces Bonne chance !

S'il te reste du cœur, dégage-toi, monte en voiture, et viens répéter ici le serment de 1er mai. Sinon, laisse-nous tranquilles, et qu'il te soit plus question de toi.

Nous partons pour la pêche : va te faire mari-

EDOUARD DERODDE-

IV.

Julie Berger à Pamela Fournel, à Dijon.

Paris, ce 16 juillet 1841.

J'ai à peine le temps, ma bonne amie, de t'écrire quelques lignes. C'est demain qu'a lieu mon mariage, qui se bornera à la simple cérémonie de la mairie et de l'église, comme il convient à ma positon d'orpheline et surtout à l'absence des parents de mon mari.

Je t'ai dit que Paul était, à l'endroit du mariage, un farouche rebelle : que j'ai eu beaucoup de peine à apprivoiser. Il a bien encore de temps à autre quelques élans d'insurrection, mais son amour les réprime et force tôte toujours à la loi.

Julie Berger clôt ici sa lettre aujourd'hui ; demain Mme Hamelin t'écrira, ne fut-ce qu'un mot, après la cérémonie.

JULIE BERGER.

V.

Julie Berger à Pamela Fournel.

Paris, ce 17 juillet 1841 (midi).

Je ne sais comment je puis t'écrire, je ne sais pas même comment je vis après l'abominable scène qui vient de se passer. Je reviens de la mairie... l'affront le plus cruel... Je t'écrirai plus tard, ma chère Pamela... Maintenant je n'ai que la force de pleurer.

JULIE BERGER.

VI.

Paul Hamelin à Edouard Derodde.

Saint-Germain-en-Laye, ce 17 juillet 1841.
(cinq heures du soir.)

Tu l'emportes, Edouard ; mais à quel prix, grand Dieu !

J'ai vaincu l'ennemi, j'ai triomphé du mariage ; mais c'est comme le Cid, en succombant sur le champ de bataille. Si je n'ai pas encore rendu l'âme, je n'en vaux guère mieux.

Ecoute mon récit ; il y a presque du drame :

J'ai reçu ta lettre hier, précisément à l'heure où nous venions de signer notre contrat de mariage. Je l'ai déchirée de dépit, mais ta froide raillerie avait pénétré dans mon cœur et y avait déposé son fiel corrosif. Avais-je besoin de cette incitation nouvelle, moi qui, influencé par mes souvenirs et mes réflexions, sentais ma résolution fléchir à mesure qu'approchait le moment redouté ? Ce matin, jour fixé pour la cérémonie, j'étais aussi sombre que ma toilette de marié.

Tout le monde trouvait Julie charmante sous le costume blanc et le voile virginal ; mais je n'avais pas le temps de le remarquer. Je songeais à ma chère indépendance, aux mille délices de la vie de garçon, à ces biens inestimables que je n'avais jamais mieux appréciés qu'à cette heure où j'allais les perdre. En traversant le couloir de la mairie, je vous voyais tous cinq rire à mes dépens dans la grande salle de ton château ; et, quand le maire lisait les articles du code, ma pensée se reportait sur le souper des Six dont ta lettre venait de me rappeler les détails.

Jusqu'à-là, absorbé dans moi-même, j'avais marché et écouté machinalement ; mais, quand le maire m'a directement adressé la question sacramentelle, il a bien fallu sortir de ma rêverie pour l'entendre et lui répondre.

« Paul Hamelin, consentez-vous à prendre pour femme Julie Berger, ici présente ?

Ma destinée allait s'accomplir... La répugnance que j'éprouvais à faire un scandaleux éclat par la négation luttait dans mon cœur avec celle que m'inspirait l'idée de m'engager irrévocablement par l'affirmation... Une sueur froide inondait mon visage.

J'allais regarder Julie pour me donner la force de dire : Oui... Tout à coup un orgue s'est fait entendre dans la rue et a joué l'air : Liberté chérie, seul bien de la vie.

C'a été comme une évocation soudaine et puissante... J'ai détourné la tête et j'ai répondu : Non !

Ce qui s'est passé après cette scène, je ne puis t'en rendre compte... Je ne voyais rien, je n'entendais rien. D'ailleurs, avant que les assistants aient pu révenir de leur première surprise, je me suis enfui, enfui comme un criminel. J'ai marché dans la rue sans savoir où me portaient mes pas... Enfin, le grand air m'ayant un peu remis, j'ai compris qu'il fallait un instant m'isoler, me replier sur moi-même, et je me suis fait conduire au chemin de fer de Saint-Germain. Je viens d'être trois heures dans la forêt, et c'est en rentrant à l'hôtel que je t'écris.

O mon bon Edouard, n'applaudis pas trop à mon courage, car j'ai le cœur déchiré... J'aime Julie, je l'aime plus qu'auparavant, si c'est possible, et je sens qu'elle est à jamais perdue pour moi ! Il y a désormais entre nous plus qu'un abîme... le souvenir d'une injure infâme, d'un impardonnable affront. J'ai brisé l'âme, l'avenir peut-être de cette pauvre enfant, qui n'avait d'autre tort que celui de m'aimer... Je suis un misérable !

Il faut que je quitte Paris, ne fut-ce que pour secouer mes remords. Je vais venir vous rejoindre à Forcade, si je le puis.

Si je le puis... car aurai-je le courage de m'éloigner des lieux où elle respire ? D'elle, hélas ! je suis éloigné pour toujours !

PAUL HAMELIN.

VII.

M. Hamelin père à Mlle Julie Berger.

Saint-Dizier, ce 20 juillet 1841.

J'ai appris hier soir, ma chère enfant, l'affreuse scène de la mairie, et j'ai tant souffert, tant pleuré, qu'il m'a été impossible de vous écrire sur-le-champ. Mon fils est un homme vil et méprisable : non seulement il vous a manqué de la manière la plus outrageante, à vous, qui si aimante, si pure ! mais il m'a odieusement manqué à moi, son père, dont il savait bien que cette ignoble conduite détruirait la dernière illusion et abrègerait la vie. De ce moment je n'ai plus de

fil, car celui à qui je donnais ce nom n'est qu'un malheureux aliéné ou un détestable parricide !

Mais vous me revêez, vous ma chère Julie, que, depuis ces quinze jours trop vite écoulés, hélas ! j'avais pris la douce habitude de nommer ma fille. Orphéline, vous n'avez d'autres parents que votre vieille marraine, chez qui vous vivez : le séjour de Paris, tout plein pour vous de souvenirs qui enveniment une blessure encore saignante, doit vous être pénible : venez auprès de l'ancien ami de votre père. Ce n'est pas seulement dans votre intérêt que je vous y convie ; je vous le demande en grâce pour moi, que seule vous pouvez rattacher à la vie. Partez avec votre marraine, si vous ne voulez pas la quitter ; ou, si la vie de province vous effraie, dites un mot, et je liquiderai mes affaires pour venir, malgré mes souffrances, finir mes jours près de vous.

O mon Dieu, je m'étais promis de cette union un bonheur si grand, si doux !... Faites, Julie, qu'il m'en reste une parcelle !

DENIS HAMELIN.

VIII.

Julie Berger à Paméla Fournel.

Paris, ce 34 juillet 1841.

Je suis calme aujourd'hui, ma chère Paméla, et je reconnais que, si le procédé de M. Paul Hamelin envers moi est toujours aussi odieux, son cœur est cependant moins coupable. La tête a été emportée dans une de ces crises de rébellion que je t'ai signalées. Si, au moment de la fatale question, sa main eût été dans la mienne, il ne serait venu qu'un *oui* sur ses lèvres ; mais son imagination désordonnée l'entraîna : à cent lieues de moi : il était matériellement à un pas de sa femme, et moralement à une demi-seconde du mariage... L'effroi du mariage a été plus puissant que l'amour de la femme, et il a dit *non*.

Comme je suis vengée, d'ailleurs ! Il ne m'a jamais donné plus de preuves de tendresse que depuis ces deux semaines, il est pâle et défait comme s'il relevait d'une longue maladie ; il m'écrit deux fois par jour les excuses les plus humbles, les protestations les plus ardentes ; n'osant pas se présenter dans mon appartement, dont la porte lui serait fermée, il fait face à notre maison, pour avoir constamment les yeux fixés sur mes fenêtres. J'ai su que trois fois déjà, pour s'éloigner, il a retenu sa place dans la diligence de Bordeaux, trois fois son courage a failli et il est resté... Il m'aime bien, va, et nous aurions été si heureux. Son père est au désespoir, et il m'écrit des lettres qui te feraient pleurer... Oh ! ma bonne amie, quel avenir j'ai perdu !...

JULIE BERGER.

IX.

M. Hamelin père à Mlle Julie Berger.

Saint-Dizier, ce 4 août 1841.

Je viens de recevoir, ma chère fille, une longue lettre du malheureux Paul. Je ne vous cacherai pas que, malgré mon juste courroux contre lui, elle m'a profondément attendri. Il se repent de sa conduite avec une contrition si touchante, il vous rend une justice si méritée, il est si affligé surtout, que je commence à en avoir pitié.

Il dit qu'il ne quittera point Paris jusqu'à ce qu'il ait reçu de votre bouche l'assurance d'un pardon qui est le seul but de ses efforts. Quo vous n'avez pas voulu le voir, cela se conçoit ; mais cependant, s'il ne fallait, pour lui rendre un peu de repos, qu'une parole de vous, parole dont son expiation se rend peut-être digne, refuseriez-vous obstinément ? Je n'ai pas de conseil à vous donner, mon enfant, et vous avez assez de tact et de prudence pour savoir ce qui est convenable dans une circonstance si délicate. Consultez-vous, mais songez que de votre détermination dépendra peut-être la guérison morale de ce pauvre Paul, qui, s'il ne peut me rendre le bonheur que j'attendais de lui, ne serait plus du moins pour moi une cause si amère d'affliction. Qui sait même ! ne se pourrait-il pas que cette entrevue fût le prélude d'un raccommodement ?... Pardonnez-moi, Julie ; peut-être trouvez-vous ridicule et bien déplacée mon espérance ; mais c'est celle d'un père qui vous aime tant... et qui serait si heureux de pouvoir aussi l'aimer avec vous !

Je me fie à votre cœur, mon enfant ; vous avez dans les mains ma consolation en pardonnant ; mon bonheur en faisant plus, s'il est possible.

DENIS HAMELIN.

X.

Julie Berger, à Paméla Fournel,

Paris, ce 8 août 1841.

Le noble cœur que celui de Paul ? et combien ses travers même révèlent de qualités qui, mal appliquées, l'ont conduit au tort le plus grave, mais qui, bien dirigées, seraient le bonheur d'une femme ? Il ne lui manque, pour devenir un excellent mari, que de se décider à l'être.

Il est clair pour moi que c'est un excès de loyauté et de franchise qui l'a poussé à cette inconcevable refus. De folles pensées lui ont donné pour le mariage un éloignement dans lequel le retient le respect humain. Il m'aime, j'en suis sûre, de toutes les forces de son âme : sans moi,

sa vie s'écoulera misérable et flétrie : mais, par une longue habitude, ce mot *mariage* lui fait peur, et il n'a pas voulu me donner un cœur tout plein de ce mot, parce qu'un doute restait encore dans son esprit. S'il n'y avait pas de mariage, il vivrait à mes côtés comme le mari le plus dévoué et le plus tendre ; mais le mariage existe, et Paul ne se doute pas qu'il lui suffirait d'être aimant sous cette loi.

Il y aurait vraiment charité à le guérir, charité pour lui qui sera toujours malheureux, et pour son père que j'aime comme le mien. Monsieur Hamelin me donne à entendre que, si je voulais, je ramènerais facilement le projet au point où l'imprudence de Paul l'a rompu. . . . Dame ! c'est possible ; mais l'embaras est de l'entreprendre. . . . Comme je suis franche avec toi, je t'avouerai que ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, et que si Paul me disait aujourd'hui : " Oubliez ce qui s'est passé ; pardonnez-moi mes torts et permettez-moi de les réparer, " par amitié pour son père, par . . . par affection pour lui peut-être, je me laisserais conduire de nouveau devant le magistrat. Mais nous n'en sommes point là, et, pour les raisons que je t'ai dites au commencement de cette lettre, Paul, qui ne peut trouver le bonheur que dans un mariage avec moi, n'est pas réconcilié et ne le sera pas de sitôt sans doute avec l'idée du mariage. Cela est bien bizarre, mais cela est. Ses lettres sont, certes, aussi expansives, aussi convenables que je puis le désirer, mais il ne s'explique pas catégoriquement et ne propose rien. . . . Ce garçon-là, vois-tu, ma chère, a besoin d'avoir la main forcée. . . . En conscience, malgré mes bonnes dispositions, je ne puis aller jusqu'à me charger de ce rôle.

C'est fort embarrassant, tu en conviendras, de vouloir bien faire et ne n'en pas avoir les moyens. J'y songerai. . . . Je serais si heureuse de rendre service à ce bon M. Hamelin !. . . .

JULIE BERGER.

XI.

Julie Berger à Pamela Fournel

Paris, ce 15 août 1841.

Il y a un grand pas de fait : j'en suis encore tout étourdie.

Monsieur Hamelin père, toujours ingénu pour amener la réconciliation qu'il désire, avait chargé son fils de me remettre en personne une lettre de Saint-Dizier. C'était afin de fournir à Paul un prétexte pour une démarche que, dans sa loyauté, le pauvre garçon n'aurait jamais osé risquer de lui-même. Il s'est donc présenté en tremblant devant moi, en l'absence ou avec la

complicité de ma femme de chambre, et il m'a remis la lettre de son père.

" Mademoiselle, m'a-t-il dit, votre silence et vos dédains ne sont que la trop faible punition des torts que j'ai eus envers vous. Toutefois le châtement doit-il être éternel et ne sera-t-il jamais désarmé par le repentir ? Je n'étais pas digne d'être votre mari ; mais en dehors du mariage et de l'amour n'y a-t-il pas l'amitié ? De ce qu'à tort ou à raison je n'ai pas osé vous associer comme épouse à un homme malheureusement prévenu contre le mariage, de ce que j'ai dû renoncer par cela même à votre amour, résulte-t-il nécessairement, la forme outrageante de mon abstention m'étant pardonnée, que nous devons être à tout jamais éloignés l'un de l'autre, brouillés même, nous dont les caractères sympathisaient si bien, nous enfants de deux vieux amis ? "

J'étais émue et je baissais les yeux. Il a continué :

" Pardonnez-moi donc, Julie, et consentez à me recevoir encore. Tant que ma conscience ne se réconciliera pas avec le mariage, pas un mot, je vous jure ne sortira pas de ma bouche qu'une sœur ne puisse entendre de son frère. . . . En douteriez-vous ? Celui qui vous aimait comme je vous aime. . . . ais, a eu la force de sacrifier son amour à des scrupules exagérés, ridicules même, si vous voulez, n'aura-t-il pas, celle sinon de les vaincre, au moins d'en arrêter l'expression pour reconnaître un pardon généreux ? Permettez-moi, Julie, permettez-moi, je vous en supplie, de vous voir quelquefois. Si vous me refusez, ce serait me replonger dans l'affreuse existence où j'ai vécu pendant ces vingt-huit derniers jours, et dont je crois être sorti depuis que je suis auprès de vous. . . . Julie, Julie, j'attends votre réponse. "

Que faire, quand mon cœur me disait de pardonner, quand je tenais encore à la main la lettre si suppliante de M. Hamelin père ? Céder choquait mon amour-propre, refuser répugnait à un autre amour ; il fallait une capitulation. . . . une idée bizarre est venue me la fournir,

" Monsieur, ai-je dit à Paul, après ce qui s'est passé, il m'est impossible de conserver avec vous le moindre rapport. J'ai reçu un affront, et tant qu'il ne sera pas effacé. . . .

— Mon repentir, mes excuses. . . .

— Ce n'est pas suffisant. Vous m'avez indignement outragé en répondant *Non* publiquement, devant le maire et les témoins, lors de la célébration de notre mariage. Je veux une position égale. Nous allons renouer et nous présenter de nouveau à la mairie ; vous répondrez *Oui*, et moi, publiquement, devant le même magistrat et les mêmes témoins, je dirai *Non* à mon tour. A-

lors, l'affront sera réciproque, la vengeance aura été égale à l'injure, et, comme vous dites, vous autres hommes, l'honneur sera satisfait. Après, nous pourrons nous revoir, ainsi que le permettent nos relations de famille; et, puisqu'il ne dépend plus de nous d'être époux, rien ne s'opposera à ce que nous tâchions d'être amis.

Tu comprends, ma chère, que cette proposition, bien que faite sérieusement, était assez insolite pour avoir besoin d'être exprimée avec une aisance un peu enjouée. Mon sourire a encouragé Paul et lui a donné de l'assurance: il a accepté en souriant aussi, et la convention a été conclue devant ma marraine.

C'est dans trois jours que cette comédie aura lieu, si d'ici-là la position n'a pas changé. C'est quelque chose de bien étrange; mais je te jure que, précisément à cause de cette étrangeté, j'irai jusqu'au bout.

Je t'embrasse.

JULIE BERGER.

XII.

M. Hamelin père à Mlle Julie Berger.

Saint-Dizier, ce 16 août 1841.

La fièvre me retient au lit depuis hier, ma chère enfant, et c'est tout au plus si l'on me permet de vous écrire quelques mots.

Mon mal vient du cœur: la rupture de ce mariage a été un coup trop fort pour un vieillard malade. L'espoir de voir s'accomplir plus tard une union si tristement brisée m'aurait soutenu, si ma santé eût été meilleure; mais je le sens, il n'y a qu'un peu de repentir et de bonheur qui pourrait me guérir... Or, de longtemps encore je n'attends ni bonheur ni repos.

Adieu,

DENIS HAMELIN.

XIII.

Paul Hamelin à Edouard Derodde.

Paris, ce 20 août 1841.

Je ne sais si je rêve ou si je suis éveillé. Je crois que je rêve.

Je t'ai dit dans ma dernière lettre, la singulière convention que j'ai faite avec Julie: hier était le jour fixé, et je me suis rendue chez elle pour jouer bravement mon rôle, si c'était sérieux, jusqu'à la fin, ou pour continuer la plaisanterie, si ce devait en rester une. C'était sérieux.

Julie avait sa même robe et son voile de fian-

cée... Quelle était belle, mon ami! plus belle mille fois que le premier jour!

Nous sommes partis: le maire a lu les articles et m'a adressé la question: "Paul Hamelin, consentez-vous à prendre pour votre femme Julie Berger, ici présente? — Oui," ai-je répondu le sourire sur les lèvres. Quand la même question a été adressée à Julie, je n'ai pu me défendre d'un sursaut de cœur... Je regardais d'un œil araqueux ma jolie compagne, et le non préparé d'avance donnait pour moi à ce vain simulacre l'apparence d'une sorte de blasphème et de coupable sacrilège.

Julie était vivement émue, et le maire a dû répéter pour elle l'interrogation: "Julie Berger, consentez-vous à prendre pour votre époux Paul Hamelin, ici présent?" Julie a relevé la tête et a répondu d'une voix ferme: "OUI."

Nous étions mariés.

Te dire ce qui passé dans mon esprit en ce moment suprême, et devant un résultat aussi inattendu, serait au-dessus de mon pouvoir... Un mouvement de Julie qui a glissé dans ma main un papier, m'a fait revenir à moi... J'ai regardé; c'était une lettre de mon père, une lettre qu'elle avait reçue le matin même, et qui l'avait décidée à changer un article de notre programme pour sauver un vieillard mourant.

Inquiète, Julie attendait l'instant de lire une impression dans mon regard... J'ai versé une larme et j'ai pressé sa main... Ma femme était radieuse.

Dans un quart-d'heure nous monterons en chaise de poste pour aller voir mon père. Après nous avoir serrés dans ses bras il sera guéri.

Quant à vous, mes bons camarades, vous ne sauriez me tenir rigueur, en songeant que, si je suis marié, ce n'est pas ma faute. On m'a fait époux par surprise, et mon seul tort envers vous est d'en être satisfait. Je n'ai point manqué au célibat, c'est célibat qui m'a manqué.

Me voilà donc marié!!! Plains-moi, mon cher ami, plains-moi... je suis le plus heureux des hommes.

PAUL HAMELIN.

Pour copie conforme:

ALTAROCHE.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Baso-Ville, Québec, Propriétaires.